

De l'Œdipe à une logique modale de la jouissance

Mes premières remarques vont être très générales. Je ne pourrai pas les justifier. Dans la mesure du possible, je vais essayer de montrer une invention de Lacan qui est sortie toute faite de sa tête : la logique modale qu'il a inventée entre 1973 et 1974 ne correspond à aucune logique modale qui ait existé avant lui, quoiqu'il fasse référence à Aristote, qu'il ait certainement lu Kant et connu les modalités métaphysiques du temps chez Heidegger — que celui-ci prend de Kant pour leur donner un autre sens. Mais ce qu'il invente, c'est à lui, et se trouve autant dans le séminaire *Encore* que dans le séminaire *Les non-dupes errent*. Quoique volontairement il y fasse des affirmations antinomiques sur la nature ou l'existence de la jouissance dans l'un et dans l'autre. En même temps c'est une réponse, tacite, peut-être sa dernière, à la question de l'Œdipe freudien qu'il avait déjà remaniée depuis les années 1930-40, dont une partie se trouve explicitée dans les années 1950 et même après.

Ce qui est resté dans la tradition freudienne, avant Lacan — je ne suis pas en train de dire : voilà tout ce que Freud a dit — c'est que l'amour de la mère et pour la mère, est un postulat ; donc, le garçon doit faire face au père et le père va avoir pour lui la position d'ennemi de sa jouissance. Ça, c'est littéral chez Freud, « *Gegner und Störer* », ennemi de sa jouissance⁶. C'est ce qui est resté aujourd'hui, si vous parlez avec un analyste freudien américain ou anglais c'est ce qu'il va vous dire, que l'Œdipe chez Freud c'est le meurtre du père.

Dans les années 1930, il y a eu un effet du kleinisme chez Lacan. Dans son expérience analytique de psychiatre il va trouver quelque chose de ce qui est postulé par Klein, qui n'est pas du tout ce que dit Klein et qu'il va complètement retourner. Ce qu'il va prendre d'elle c'est que la mère est dangereuse, parce que sa voracité est insatiable. L'amour de la mère, l'amour pour la mère, loin d'être une fondation solide, est quelque chose de

⁶ S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1990, p. 235, note 2 : « Il appartient essentiellement au complexe nodal de l'enfance que le père y assume le rôle de l'ennemi dans le domaine sexuel, de celui qui gêne l'activité autoérotique [...] ».

dangereux, car l'amour de la mère est vorace et cette voracité ne peut avoir comme limite que la position du père. Donc il y a, quand nous en parlons aujourd'hui, un Œdipe lacanien qui n'est certes pas celui que l'IPA avait cru qu'elle recevait des mains de Freud. Quand par exemple Marie-Claire Boons en 1967 a écrit son travail sur le meurtre du père, elle y parlait aussi de l'amour du père et pour le père, et Lacan l'a salué comme quelque chose qui ne courait pas dans les rues des freudiens. L'amour du père, c'est quelque chose que nous devons à Lacan et qui n'était pas chose courante chez les freudiens dans la transmission que Freud a eu l'heur et le malheur de subir.

Il y a aussi Lévi-Strauss, avant que nous en venions à la logique modale. Lévi-Strauss pose un problème à Lacan, car en anthropologie la prohibition de l'inceste est positive, pas négative. Je ne veux pas m'y arrêter mais ce que Lévi-Strauss donne à Lacan est quelque chose de précieux. En 1953, Lévi-Strauss publie à La Haye un article où il pose que les sciences ou les disciplines qui n'ont pas le réel de la nature comme objet ou dont le réel n'est pas la nature, ont besoin des mathématiques non métriques : de la logique mathématique, de la théorie des ensembles et de la topologie pour s'y fonder. Mais le conflit qui s'ouvre entre eux sur le totémisme, entendu par Lévi-Strauss comme illusion transcendantale, et sur le cerveau comme siège ultime de la structure — exposés dans *Le totémisme aujourd'hui* et *La Pensée sauvage* — que Lacan relève lors du séminaire *L'angoisse*, mettra fin à ce dialogue. Dialogue dont les effets se feront sentir plus loin, mais peut-être pour des raisons internes aux instruments utilisés dans le Séminaire, dans l'abandon autant du platonisme que du formalisme bourbakien.

Que l'Œdipe de Lacan ne soit pas le même que celui de Freud est attesté par des phrases qui se trouvent par-ci par-là, à la cantonade, chez Lacan. Par exemple, Lacan pose qu'il y a un père du don, un père donateur. De quoi fait-il don ?... mais de sa castration. Ça n'existe pas chez Freud. Autre citation à la cantonade : le père entre dans le complexe déjà castré par le discours du maître. Pourquoi cela ?... parce que l'organe masculin ne peut être fonction sans sa nomination. Or, l'écriture de la logique modale, entre *Encore* et *Les non-dupes errent*, va être le legs, la dernière position de ce qui est formalisable là-dessus. Non pas de ce qu'on peut lire en général mais de ce qui est formalisable, compte tenu que le nœud borroméen, si et seulement s'il est borroméen, à trois ou à quatre ronds, est une écriture du

Nom-du-Père. Nous n'examinerons pas ici les modifications faites sur le père réel dans *R.S.I.* et *Le sinthome*, qui ont une énorme portée, non pas tant sur la lecture de Freud, mais à la fois comme enrichissement et comme correction d'angle de lecture sur ce qui était visé dans la fonction paternelle telle qu'elle était posée en janvier 1959.

Je vous demande de souscrire à une pétition de principe : si nous posons que la lettre grand phi, Φ — le phallus — est la lettre qui préside aux identifications primaires, à l'identification primordiale Φ, S_1 que Lacan introduit déjà en 1964 va être la lettre qui préside aux identifications secondaires. Or, et c'est là où je veux commencer, ce n'est pas pareil d'introduire la paire ordonnée S_1-S_2 comme pétition de principe, que de développer une logique modale non aristotélicienne qui pose l'existence nécessaire ou l'impossible existence d'au moins un qui dise non à la fonction phallique.

Dans *La logique du fantasme* en 1967, Lacan ébauche une conception réduite de la théorie des ensembles avec l'axiome de choix, et, sans le dire, se réfère aux éléments apportés par Zermelo pour formaliser la théorie de Cantor. Les éléments d'un ensemble sont disparates, l'ensemble ne prétend pas être une totalité, et il contient axiomatiquement en son sein l'ensemble vide. Il y a un axiome d'ordre, et deux éléments peuvent être en relation d'ordre, ce qui ne signifie pas nécessairement que l'ensemble soit bien ordonné (Cantor l'avait rêvé, mais cela s'est trouvé impossible à résoudre) mais il peut y avoir un ensemble ordonné. Lacan n'a jamais justifié cela.

Il y a là une question qui me préoccupait depuis longtemps : quelle était la relation entre l'écriture de S_1 séparé du savoir inconscient, comment se justifie-t-il que S_1 , écrit S avec un petit 1, fasse « essaim » ; autrement dit, que le Un soit le producteur de l'ensemble. Mon hypothèse, que je vais essayer de développer ici dans les grandes lignes, c'est que le carré logique, le carré modal de la sexualité, est une écriture bien plus élaborée, même si assez chiffrée, de l'axiome d'introduction de la paire ordonnée, conçu pour faire d'une pierre plusieurs coups. D'une part donner l'architecture logique des identifications qui vont se résoudre dans un choix sexuel, mais aussi poser de quelle façon l'introduction du paradoxe de S_1 permet de construire un savoir S_2 inconscient, et cette construction avoir un effet réel. Les deux cheminements ne faisant, au bout du compte, qu'un seul.

Lacan nous montre que l'on peut travailler avec la notion d'ensembles, avec l'axiome de choix, c'est-à-dire ne pas travailler sur le continu, ni sur des ensembles totalisants, pour ne pas tomber dans des paradoxes. En effet, pour qui n'a pas fait de la logique et de la philosophie, pour qui n'a pas lu quand il avait vingt ans Aristote, Kant, la logique mathématique, pour qui n'est pas passé par les logiciens d'Oxford, etc., cela peut sembler ne pas être intéressant analytiquement. Ce que je veux essayer c'est de montrer que ça a tout son intérêt puisque Lacan a construit une logique modale propre à l'inconscient, pour la psychanalyse, et une logique qui se construit, cela veut dire qu'elle soutient le principe de contradiction mais n'accepte pas celui du tiers exclu. C'est une logique constructive, ça n'est pas une logique seulement qui est là, mais dans la mesure où Lacan à la fois travaille avec une logique ensembliste, et tout en défendant le principe de contradiction pose la non congruence pour l'inconscient de la condition du tiers exclu, il construit autant une logique ensembliste qu'une logique constructiviste telle que posée par un intuitionnisme qui n'accepte pas un sujet transcendantal. Ce qui est assez impressionnant lorsqu'on a lu un peu de logique propositionnelle ou de théories métamathématiques. Or, Lacan le fait deux fois dans *Encore* et dans *Les non-dupes errent*. Ce qu'il dit dans un séminaire n'est pas ce qu'il dit dans l'autre, mais il met les deux séminaires en position antinomique par rapport à l'existence de la jouissance. Ou bien il y a de la jouissance ou bien il y a seulement les modalités de sa perte et de sa récupération. Le « ou bien...ou bien » il faut le lire comme un *aut*, comme alternative exclusive, seulement une des deux. Il y a un emboîtement entre les deux séminaires, où il ne dit pas exactement les mêmes choses, et même le contraire. Il nous convoque donc à un travail de déchiffrement.

Alors ma première proposition serait qu'il existe un x qui dit non *tout d'abord* à la jouissance phallique Φx et en même temps qu'il n'existe aucun x pour dire non à la jouissance phallique Φx — le nécessaire à gauche, l'impossible à droite : $\exists x \overline{\Phi x}$: nécessaire $\overline{\exists x \Phi x}$: impossible.

Il faut remarquer que :

- écrire une formule de l'impossible pour lui faire jouer un rôle est une première dans l'histoire de la logique.

- poser que le nécessaire et l'impossible vont ensemble est aussi un paradoxe.

- cette non-existence va beaucoup plus loin que dans le carré modal d'Apulée, car maintenant on a affaire à une logique de second ordre qui s'applique à du réel et non plus à du logique.

- Lacan renverse la doctrine freudienne, finalement empiriste, sur des jugements inconscients comme affirmations des qualités de l'objet, car il soutient exactement le contraire : ce sont les propositions qui affirment l'existence qui sont inconscientes, et non pas celles de reconnaissance dans la réalité, tel qu'il l'écrivait dans *Die Verneinung*.

- non seulement il écharpe Freud pour qui les jugements inconscients se bornent à l'affirmation des qualités bon / mauvais, mais il part en guerre contre toute la logique mathématique contemporaine pour laquelle l'existence de tout sujet extérieur nécessaire à la définition d'un ensemble est impossible — pour en donner un exemple, l'existence du barbier dans le paradoxe de Russell⁷.

- ce qui, dit en passant, est un des résultats majeurs du théorème d'incomplétude de Gödel.

- Nous devons justifier après comment il est possible que Lacan construise un artefact logique lequel, sans qu'il le dise mais de manière tout à fait ostensible, aille contre ce qui lui a permis de construire le grand A barré, extraire S2 de ce même A, construire la logique du fantasme et tant d'autres choses.

Néanmoins, nous tenons à ce que cette écriture soit l'écriture de S1. Comment ça ? Si c'est un signifiant, il doit être bifront ou biface. Un signifiant, par définition en linguistique, a deux faces. Or ici, on n'est plus en linguistique. Lacan construit un signifiant logique. Mais comme le signifiant, il a deux faces, ce que j'écris en allemand et je le dis après d'autres, je l'ai sorti de Freud : « *Doppelangesicht* », bifront⁸. Ceci sert aussi de modèle de comment Lacan travaille Freud : là où Freud écrit « *So [wie der Vater] sollst du sein* », Lacan transforme le « devoir » dit par le verbe allemand, en **nécessité** logique. Lorsque tout de suite après, Freud énonce : « *So [wie der Vater] darfst du nicht sein* », il ne t'est pas permis d'être⁹, Lacan écrit **impossible**.

Lacan translittère de la grammaire à la logique.

⁷ Cf. W.V. Quine, *The ways of paradox and other essays*, Harvard University Press, 1976.

⁸ S. Freud, « Le moi et le Ça », *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1963, p. 203 : « Ce double aspect du *Moi* idéal [...] »

⁹ *Ibidem* : « “sois ainsi” (comme ton père) » ; « “ne sois pas ainsi” (comme ton père) ».

Je pose une autre thèse : il faut au moins que cette écriture se fasse deux fois, c'est-à-dire que quand vous lisez « S1 » ou quand vous lisez « il existe un x » tel qu'il dit non tout d'abord à la jouissance phallique et après, dirais-je, à la fonction phallique, ce sont deux temps différents de la même écriture. Si on était en train de faire de l'anatomie, il y aurait une coupe sagittale, mais cette coupe implique non pas que la lettre soit brisable, pas du tout, mais que toute lettre est dans son acte d'écriture, que le deuxième acte n'est pas le premier et le premier, condition du second. Lorsque nous avons en analyse un patient névrosé, le second acte d'écriture a été effectué. S'il n'en est pas ainsi, il existe quelqu'un qui dit réellement non à la jouissance, c'est-à-dire qui fait jouir et qui castré dans le Réel, et non pas dans l'imaginaire.

Je ne vais pas, exprès, donner les interprétations que Lacan nous a laissées durant trente-cinq ans, car ce qui peut nous intéresser, c'est le mouvement logique de sa construction, les vecteurs qu'il n'a pas écrits mais qui sont bien là, et non pas le fermer, même si on peut le faire par ce que Lacan même a donné comme interprétation¹⁰. Dans le sens logique aussi des écritures, parce qu'en donnant un exemple, Lacan veut montrer l'intérêt de ce qu'il avance ; il faut l'ouvrir, il faut redéchiffrer ce qui est chiffré par Lacan car il ne donne pas tous les éléments de ce qu'il écrit.

Pour $\forall x \Phi x$, tout le monde sait ce que ça veut dire : que les hommes sont castrés, c'est-à-dire ont accepté la fonction phallique. Or, il se trouve que Lacan dit qu'il y a une suspension entre le premier étage — les existentiels $\exists x$ et $\overline{\exists x}$ — et le rez-de-chaussée, là où nous tous habitons, les faux-universels \forall et $\overline{\forall}$ ¹¹. Le premier étage étant une vérité, où il y a une jouissance de la vérité, c'est-à-dire un sens. Pourquoi y a-t-il un sens ? Parce que si quelqu'un dit non à la jouissance phallique, il évide la jouissance qu'il y a entre la mère et l'enfant — Lacan a une façon unique de le dire, qui est très belle et très forte théoriquement : cela évide l'amour de son sens sexuel, c'est-à-dire que l'écriture, cette écriture implique une suspension de sens, du sens sexuel. La réunion de l'amour et du sens sexuel venant après, éventuellement. Et de nos jours cela s'applique non seulement aux hommes mais aussi bien à des femmes.

¹⁰ Nous l'avons traité dans « Qu'est-ce qu'un concept en psychanalyse », *Futur Antérieur*, n° 10 et 11, 1992. Remanié dans *Du Père à la lettre*.

¹¹ Le carré modal se construit du haut en bas.

Or là, il y a quelque chose qui m'est retourné de ma lecture de Freud en allemand et en français, parce qu'en lisant il y a plus de vingt ans la vieille édition de l'article de Freud¹² « La disparition du complexe d'Œdipe » traduit par Denise Berger, je me suis trouvé face à cette traduction : « [La menace de castration] a supprimé son fonctionnement [de l'organe sexuel]¹³ ». Je me suis dit : c'est un peu surprenant que Freud ait écrit « supprimé le fonctionnement ». Je vais voir dans le texte de Freud, où il écrit : « *seine Funktion aufgehoben* ». Or, il se trouve que le verbe *aufheben* a plusieurs sens, et un allemand, comme d'ailleurs tout locuteur d'une langue, pense le sens qu'il faut par rapport au contexte. Il est vrai que dans la traduction de la Bible par Luther, *aufheben* veut dire « enlever, supprimer », car traduisant le verbe *tollo, tollere*. Chez Hegel, *aufheben* c'est bien « dépasser » tout en conservant¹⁴, mais *aufheben* veut dire aussi « suspendre » et c'est la seule traduction possible de ce passage essentiel de Freud. La menace de castration suspend la fonction, pas le fonctionnement, la fonction sexuelle du phallus, c'est-à-dire permet la latence. Je ne sais évidemment rien de ce que Lacan avait dans la tête quand il disait : il y a une suspension du sens¹⁵, dans la mesure où il pouvait penser en allemand, écrire en allemand. Je tends à penser que, consciemment ou inconsciemment, il y a « *seine Funktion aufgehoben* » derrière la « suspension ». S'il y avait eu suppression, nous aurions eu un homme castré dans le Réel pour toujours. « Suspension » ça veut dire qu'il y a quelque chose qui évide l'amour de son sens sexuel.

¹² H. Yankelevitch, « De fils en père », *Du Père à la Lettre*, Ramonville St-Agne, Érès, coll. Point Hors Ligne, 2003. 1^{ère} publication dans *Espaces*, n° 5.

¹³ S. Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 120.

¹⁴ Il y a une illusion étymologique. La richesse d'une langue n'est pas le fait mystérieux de son génie, mais le résultat des discours qui l'ont construite. Le verbe *aufheben* a cristallisé le sens d'« enlever » dans le discours théologique de Luther, et 300 ans après celui de « dépasser, en conservant et en affirmant ce qui a été nié ». Ce sens a été forgé par Hegel, qui avait comme source première la dialectique de la mystique rhénane, et qui pensait évidemment à Luther, mais aussi à Spinoza et à Kant. Tous les discours qui façonnent, modifient, enrichissent et donnent de nouvelles strates aux mots, ou les font disparaître, se placent du côté du manche. Hélas ! Les philologues datent l'entrée d'un sens nouveau dans la langue, mais sont aseptisés aux effets des discours, dont le premier... est de le faire disparaître comme tel de sa surface.

¹⁵ Cf. par ex. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 8 janvier 1974, séminaire inédit.

Or, poser que les hommes qui se situent du côté gauche, que cet ensemble-là l'affuble d'un universel à condition d'être castré par l'exception, est bel et bien une critique de l'universel en philosophie. Comme dépendant d'une condition théologique, établie par saint Paul. L'ensemble des hommes peut se croire universel dans la mesure où il se compte avec son exception, sans savoir que l'exception est en dehors de ce fantasme d'universalité et qu'elle en est la condition. Le discours du maître tend à ce que l'exception logique en vienne nécessairement, dans l'histoire, à s'incarner, mais analytiquement, nous devons savoir qu'elle doit aussi marcher en tant que fonction. Quelle est la fonction de l'exception pour les mâles, les castrés : quelqu'un qui jouit plus que moi, dont je ne connais pas les limites et dont je souffre ? Lacan non seulement a postulé l'inexistence d'universel chez les femmes mais aussi, soyons justes, il a montré que les hommes se croient universels à condition de se donner un chef — autant ici-bas qu'en haut — et que cela comporte une critique de toute conception idéaliste universaliste, non pas de l'universel rationnel des mathématiques, non pas de la raison mais d'une idée universelle qui s'incarne, c'est-à-dire de la tradition paulinienne-hégélienne.

Or, pourquoi Lacan a-t-il eu besoin d'écrire : il n'y a pas, il n'existe personne qui dise non à la jouissance mais plutôt à la fonction phallique¹⁶ ? Il est avare de justification, il dit : ils vont ensemble¹⁷, ils vont ensemble le nécessaire et l'impossible. Supposons que c'est un axiome mais l'axiome, en pensant que c'est un axiome, ça ne donne rien. Et tout d'un coup, il écrit : il est vrai que p et il est vrai que non p¹⁸. Cette formule logique, pour tous les logiciens depuis Aristote, c'est la formule du faux parce qu'il est impossible que p soit vrai et que non p soit vrai à la fois. Ceci, depuis Aristote et jusqu'à nos jours, a été considéré comme la figure logique du faux, un point

¹⁶ Lacan travaille la logique de la sexuation, ou la logique de la fonction phallique dans les séminaires *Le savoir du psychanalyste, ... Ou pire, Encore et Les non-dupes errent*. Il nous en a laissé une seule version écrite, dans « L'étourdit ». Cela veut dire qu'il commence à l'exposer en 1972 (il y a des avancées partielles avant, dès *La logique du fantasme*) et il poursuit en changeant maintes fois les énoncés mêmes des propositions. Il n'en reste pas moins qu'il y a deux affirmations différentes et complémentaires entre la référence à la jouissance et la référence à la fonction, notions qui ne sont pas identiques.

¹⁷ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, op. cit., séance du 19 février 1974.

¹⁸ *Ibidem*.

c'est tout. Lacan, en faisant une affirmation cantorienne, dit : « c'est indécidable¹⁹ ».

Qui avait écrit cette formule-là avant Lacan ? Mais Freud, pardi. Dans « Le moi et le Ça », au chapitre 3, Freud écrit: « ainsi, [comme le père] tu dois être ». Et en même temps : « ainsi, [comme le père] il ne t'est pas permis d'être²⁰ ». Alors moi automatiquement, en lisant Freud il y a très longtemps j'avais écrit la formule de l'impossible : il est vrai que p et il est vrai que non p.

Or, pensons : il est nécessaire d'être comme le père mais lorsqu'on est poussé à l'identification, on est rejeté parce qu'il n'est pas permis. Et Freud donne une seule version, seulement pour le mâle donc, le rejet de l'impossible, de la négation « il ne t'est pas permis ». C'est-à-dire : être comme le père c'est l'inceste avec la mère. Il serait faux de dire que c'est une injonction paradoxale, parce que c'est à partir de la vérité de l'affirmation qu'en même temps l'impossibilité d'une réalisation pleine de cette affirmation est la vérité de la négation et que, et les garçons et les filles, construisent et inventent le Réel, dit Lacan. Freud n'a pas trop pensé aux filles quand il a écrit ça. Prenons le fonctionnement de la structure en général — après, évidemment, il y a tout ce qui n'est pas la structure des névroses. Une fille aussi est appelée à s'identifier au père. Elle le fait de différentes façons. Mais comment l'impossible, c'est-à-dire « il ne t'est pas permis d'être comme le père », étant fille ? Évidemment je ne peux pas être comme lui. C'est-à-dire qu'il y a un Réel — et je vais parler un peu du Réel et de comment il est pris aujourd'hui par la doxa.

Lacan dit : le savoir se construit en réfutant chacun des membres de l'impossible. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je peux être comme le père en ceci et il ne m'est pas permis d'être comme le père en cela ; une fille peut dire : « je ne peux pas être comme le père en tant que phallophore, je ne l'ai pas, mais je peux être aussi intelligente que lui ». Et à partir de là, qu'est-ce qui se forme ? Autant ce que nous appelons S2, les moyens de la jouissance, que le syllogisme du fantasme. La pensée inconsciente, en ayant une première proposition et une seconde, commence à construire des

¹⁹ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séance du 10 mai 1977 : « Il y a quelqu'un qui — un nommé Gödel — qui vit en Amérique et qui a énoncé le nom de « indécidable ». Ce qu'il y a de solide dans cet énoncé, c'est qu'il démontre qu'il y a de l'indécidable. » Le mot employé dans *Les non-dupes errent* est « invérifiable ».

NDLR

²⁰ Cf. note 4.

conclusions qui vont régler le trajet du sujet dans sa vie à partir des conclusions de son syllogisme fantasmatique.

Dans le séminaire *Encore* Lacan divise le carré modal d'une ligne droite verticale. À gauche les hommes, à droite les femmes. Ceci est à la fois vrai et faux. Vrai car la plupart des hommes sont châtrés par la puissance attribuée au père et la plupart des femmes se trouvent logiquement en défaut de père donateur. Mais c'est aussi bien faux. Car le carré modal est valable pour le sujet parlant et aussi bien donne lieu à une logique de la cure analytique, permettant de trouver d'une part où se place l'analysant par rapport à la fonction phallique et de l'autre quel serait son chemin à accomplir par rapport à une sexualité qui est un choix déjà écrit dans le réel. Encore faut-il signaler que toute femme, une par une, ne peut jamais s'être placée d'emblée du côté droit, car si elle a été aimée par son géniteur elle a, elle aussi, parcouru le carré du côté gauche pour finalement se placer, qu'elle le veuille ou non, sur le côté où se trouve une absence de castration dont le paradoxe devra être dévoilé, si ça se peut, en analyse.

Par ailleurs, en montrant à qui veut le lire que cette division est fautive, Lacan nous apprend un autre régime du rapport entre le vrai et le faux. En énonçant « je suis un homme » ou « elle est une femme », du seul fait de la nécessité grammaticale du verbe être, on énonce quelque chose qui, sans être faux, n'est pas forcément tout vrai. Cette nécessité grammaticale nous induit dans deux idées solidaires l'une de l'autre et dont la coalescence les rend indissociables : le caractère ontologique de l'identité imaginaire et la vérité associée à toute logique propositionnelle dont le caractère constatif implique de lui-même sa qualité refoulante.

En donnant la faculté d'existence, logique mais avec des effets réels, à l'existence nécessaire du Un castrateur ou à son inexistence, Lacan va à l'encontre et met une limite à la pertinence de la logique mathématique dans le domaine de la psychanalyse. Car axiomatiquement il postule l'existence d'un Un qui n'est pas dans la simple réalité empirique, pour laquelle la résolution des paradoxes ensemblistes fait que toute existence d'un barbier qui rase tous les barbiers qui ne se rasent pas eux-mêmes se trouve controuvée. Un tel barbier n'existe pas pour les logiciens après les théorèmes de Gödel. Dans la logique de la sexualité et au-delà, l'existence en psychanalyse n'est pas empirique mais dévolue à la jouissance qui seule permet que quelque chose d'autre puisse lui ek-sister, en être le dehors, son extime. En rasant à nouveaux frais le visage déjà travaillé par le rasoir d'Occam de la logique mathématique, dans ce même et pourquoi pas

surprenant retournement, Lacan rase du même coup la barbe de Freud. Les jugements inconscients ne tombent pas comme des attributions sur les qualités de l'objet mais bel et bien sur la jouissance qu'il procure. Et c'est cela qui le fait exister. En quoi il frappe de plein fouet, encore que sans le dire, une transmission qui n'a pas été adultérée mais qui sourd de la lettre même de Freud. En taisant cette critique mais en laissant les signes pour qui veut les suivre, Lacan nous enseigne comment procéder avec la lettre freudienne.

La conséquence la plus inattendue du tableau modal est la proposition que Lacan en tire : inventer le réel ! Comment cela ?

La logique de la sexuation est bien une logique du fantasme, mais elle a ceci de nouveau qu'elle permet de reconstruire à partir de quelles propositions et de quel parcours quelqu'un s'autorise dans le réel comme homme, femme, ou quelque chose d'autre qui logiquement excède l'identité imaginaire. Mieux encore, n'est pas pareil un homme qui trouve sa castration dans sa jouissance que celui qui la trouve dans l'amour ; n'est pas pareil une femme qui trouve sa castration dans l'amour d'un homme ou dans l'amour de ses enfants. Ce qui va avec le fait que pour parer à telle éventualité aucun ne soit le bon pour obtenir la pacification tant désirée, et tant redoutée. Les « ou... ou » étant à lire comme des *aut*, l'un ou l'autre mais pas les deux, aussi nécessaires qu'un étalon de fer. L'analyse ayant cependant à trouver s'il y a quelque jeu dans ces articulations, qui permette de faire quelques trajets qui n'avaient pas été envisagés.

Ainsi, les femmes dans la vie d'un homme ou les hommes dans la vie d'une femme, au-delà des mauvaises rencontres que la répétition fait quasiment inexorables, sont ce réel inventé par des jugements dans la jouissance, conditions logiques qui font que toutes les femmes soient désirables ou bien seulement quelques-unes, que trouver le un avec qui faire sa vie ensemble soit presque à portée de main ou introuvable. Ceci est du réel et cela Freud l'avait nommé *Liebesbedingungen*²¹ : déterminations *sine qua non*, conditions exclusives de l'amour sexuel. En 1972. Lacan leur donna leur logique.

C'est en ceci que nous pensons que l'invention de S2, du savoir inconscient comme moyens de jouissance, se fait à partir de prémisses

²¹ S. Freud, « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 47 et 48.

logiques S1, qui nous tracent la voie vers le réel, mais que l'objet qui cause notre désir participe en même temps du savoir inconscient et de ses effets, le réel que nous entrevoyons dans les contingences de la vie. Ce réel nous devons en quelque sorte lui obéir car il nous attire et cependant nous l'avons inventé sans le savoir et tout en le sachant.

Ce qui est tout à fait neuf, comme la vérité, Lacan le chiffre dans les différentes modalités de la rencontre pour un homme et pour une femme, en acceptant que cette fois-ci il y ait un côté gauche et un côté droit : pour quelqu'un qui se place à gauche la rencontre s'écrit : que Φ cesse de s'écrire. Ce qui veut dire qu'avec telle femme, ce qui empêche le rapport sexuel se lève : le laps d'un instant qui s'écrit, il ne s'agit plus seulement d'un objet, la barre sur le \mathcal{L} se lève. Ceci montre que les mathèmes s'écrivent d'une façon permanente dans la structure, mais qu'il y a un régime prévu de tremblement des barres où les déterminations trouvent un point de fusion, pour redevenir après ce qu'elles étaient. De la durée du \mathcal{L} débarré viendront après ses suites et les modalités de son deuil, lors même d'une vie avec elle.

Pour une femme, de son côté, la rencontre s'écrit : « que Φ cesse de ne pas s'écrire ». Et c'est là qu'un homme est tiré de l'ensemble diffus de ses semblables pour acquérir un statut d'exception. Lieu de jouissance où l'amour sexuel peut trouver son fil. L'exigence mise dans le « Φ qui cesse de ne pas s'écrire » est aussi une donnée parfois écrite au chalumeau.

C'est là que le nécessaire — qui pour Aristote était « ce qui ne peut ne pas être » — devient pour Lacan l'incessant. Avec son régime de transformations réglées où l'impossible n'est pas inerte comme dans toute l'histoire de la logique, mais un lieu que des parcours que l'on pensait non pensables se trouvent être *fons et origo* de ressources non calculables dans le discours.

C'est de ce côté, $\overline{\exists x \Phi x}$, que la parole s'inscrit dans le sujet, et c'est de ce côté que l'on trouve des ressources dans le discours qui ne sont pas apparentes pour celui qui reste du seul côté gauche.

Quelle est la position finale de Lacan par rapport à la logique mathématique, science du réel ? Nous avons tenté de montrer que l'introduction de l'exception comme condition non seulement de la règle mais aussi de l'ensemble, comportait une certaine entorse à ce que tous les logiciens contemporains partagent comme refus de l'existence de cette exception. Il nous faut aussi signaler que la jouissance et l'inconscient se

font, se produisent dans des corps habités par l'usage fait par l'Autre de chaque langue et du langage comme langues « naturelles » et non pas formalisées. Celles-ci sont extrêmement utiles — la logique du fantasme en est la preuve — pour tracer des lignes de force dans le langage, et encore pour faire lire là où la jouissance se trompe dans ses comptes et l'inconscient ne fait que la suivre.

Mais la modale de Lacan est une logique de la jouissance phallique et aucune logique mathématique ne peut rendre compte de ses paradoxes, forgées qu'elles sont pour résoudre les problèmes des seules mathématiques. *A contrario sensu* celle inventée par Lacan ne sera d'aucune utilité au mathématicien. Sauf à indiquer ici que Lacan a construit une logique de la jouissance qui est à la fois ensembliste avec un axiome par lui introduit, et constructiviste, ce qui veut dire n'acceptant pas le principe du tiers exclu. Entre le vrai et le faux il y a d'autres valeurs, ne fût-ce qu'en prenant en compte qu'il ne s'agit pas seulement d'énoncés mais aussi d'énonciations.

Un passage de « L'étourdit » montre la position de Lacan par rapport à la logique mathématique :

[...] aucune élaboration logique, ce à partir d'avant Socrate et d'ailleurs que de notre tradition, n'a jamais procédé que d'un noyau de paradoxes [...]. [...] le mathème dit logique a retrouvé pour nous sa prise et sa vigueur, ce sont ces paradoxes pas seulement rafraîchis d'être promus en de nouveaux termes par un Russell, mais encore inédits de provenir du dire de Cantor²².

Ce qui est souligné ici par quelqu'un qui a nourri les grands mathèmes de son discours de la découverte gödelienne, n'est justement pas la résolution de ses paradoxes que les théorèmes d'incomplétude et inconsistance ont permise par la construction de théories axiomatisées, mais la persistance des équivoques et des paradoxes dont l'origine se trouve dans l'usage des langues naturelles. C'est ici le dernier mot écrit de Lacan sur la formalisation logique et c'est ici qu'il signale comment il l'a utilisée. Mieux encore, prenant sur lui les flèches que Poincaré avait décochées contre Cantor, il fait tout de suite une parabole inespérée : « [...] mon discours n'est pas stérile, il engendre l'antinomie²³ ». Au contraire qu'en mathématiques l'antinomie, loin de ruiner un discours, se trouve le féconder.

²² J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 492.

²³ *Ibidem*, p. 494.

Le « stérile » qui n'est pas son discours résonne au travers de son œuvre et frappe sur « sa gerbe n'était point avare ni haineuse²⁴ » de « L'instance de la lettre », car le sens de la métaphore hugolienne est : pas stérile, donc féconde, et même sainte, au point de promettre à la semence de Booz d'engendrer et un roi et un dieu²⁵.

Promouvoir l'antinomie ? C'est ainsi que l'on touche du réel — par exemple la double nature de la lumière, corpusculaire et ondulatoire, découverte par la polémique entre Newton et Huyghens et prolongée pendant tout le XX^e par les quanta et la relativité²⁶ — et que l'on trace des parcours, pour longtemps au moins sinon pour toujours, ouverts à la discussion, au débat, à la reformulation. Source de fécondité que de pouvoir penser avec des instruments formalisés le réel de la langue et de la jouissance.

²⁴ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 506.

²⁵ « Le livre de Ruth », *La Bible*.

²⁶ Aujourd'hui on peut penser que l'antinomie tient à la pauvreté des mots pour décrire ce double phénomène.